

 OPTIMUM

Manuel de
culture
générale

Cours & méthode

- Classes préparatoires
- Instituts d'études politiques
- Concours administratifs

Alexis Chabot



 **PTIMUM**

Collection dirigée par Fabien Fichaux

Manuel de culture générale

Cours & méthode

Alexis Chabot

Ancien élève de l'École normale supérieure

Agrégé de Lettres modernes

Docteur en littérature et sciences humaines

Diplômé de Sciences Po Paris

Enseignant à la Prép'ENA Paris I/ENS



ISBN 9782340-039964
©Ellipses Édition Marketing S.A., 2020
32, rue Bargue 75740 Paris cedex 15



Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5.2° et 3°a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit constituerait une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.editions-ellipses.fr

La culture ne sauve rien ni personne, elle ne justifie pas. Mais c'est un produit de l'homme : il s'y projette, s'y reconnaît; seul, ce miroir critique lui offre son image.

Jean-Paul Sartre, *Les Mots*

Face à la masse et à la vitesse des informations, il est nécessaire de prendre du recul, de distinguer l'essentiel du superflu, de savoir trier et hiérarchiser. Cette capacité ne renvoie pas fondamentalement à un manque d'outils et de méthodologies, mais requiert une armature de culture générale et d'expérience humaine permettant l'autonomie de jugement.

Jean-Pierre LE GOFF, *La démocratie post-totalitaire*

Présentation générale

La culture n'est ni un don, ni une propriété, ni une chasse gardée ; la culture n'est rien d'autre qu'une transmission. Elle n'est pas davantage recueil de textes sacrés, litanie de citations figées dans une prétendue vérité éternelle, répétition respectueuse et désincarnée de pensées inaccessibles à la discussion ; elle est reprise, questionnement, débat, contestation — ou elle est une chose morte. Si nous ne voulons pas être ces gardiens du temple de la culture assimilés par Sartre à des gardiens de cimetières, pas d'autre choix que de penser à *la fois* avec et contre ceux qui ont pensé avant nous. Aucune autre issue que de nous plonger à *la fois* dans le passé et dans notre époque, de convoquer les Anciens et de nous confronter à l'irréductible Présent.

Certes, tout commence par la gratitude. Quel que soit notre âge, nous avons peu vécu, nous avons retiré moins encore de nos expériences, nous ne savons ni qui nous sommes, ni ce qui se cache derrière les mots les plus banals : « le monde », « la vie », « la vérité »... Que dire alors de ces mots de tous les jours, « la démocratie », « la nation », « la religion »..., dont la signification est censée nous être transparente mais qui résistent à la simplification... Ainsi, nous nous dirigeons sans boussole, que nous soyons citoyens ou simplement un homme ou une femme du début du *xxi*^e siècle. Alors inquiets nous lisons, plus ou moins selon notre goût, le temps que nous laissent les activités futiles — travailler, manger, dormir — et nous percevons aussi bien la nécessité de ces lectures que leur inanité insigne : la connaissance, comme le soleil à la ligne d'horizon, fuit et nous intrigue. Nous avons bien quelques illuminations, de grands esprits savent provoquer cela, nous sommes alors reconnaissants, ce qui nous entoure et ce qui nous emplit est moins obscur, tout à coup, et puis surtout il paraît moins vain de vivre cette vie dans ce monde, merci Platon, merci Flaubert, merci Sartre et merci Freud, merci Nietzsche et merci Rous-seau, merci Thomas Mann, merci Philip Roth... Mais ce n'est pas tout : nous savons que l'appréhension du monde n'appelle pas en nous le seul intellect, la machine à penser disséquer digérer, le seul esprit qui raisonne et imagine à partir du langage. Nous voulons *voir* autrement, aussi : merci Bacon et merci Bosch, merci Poussin, merci Soulages, merci Le Greco et merci Mondrian, merci également Hitchcock et Truffaut, merci Visconti, merci Bergman et Woody Allen... Alors nous nous éveillons à cette rumeur, cet usage inusité du silence, la musique qui ne nous dit rien et hors de laquelle nous ne pouvons plus vivre : merci Mozart, merci Bach et Mahler, merci Miles Davis, merci Stravinsky et merci Bruckner, merci Beethoven...

On le voit, la culture telle qu'on l'entend ici doit trouver sa source dans une curiosité sans freins, et se poursuivre dans le désir d'une transmission. Elle ne saurait s'achever : d'autres livres attendent, d'autres images, d'autres sons assemblés, et puis l'Histoire qui embrasse le Tout et dont la direction est notre ignorance fondamentale. Ainsi, à la manière de la pipe de Magritte, dont il est dit être bien clair qu'elle *n'est pas* une pipe, ce Cours de Culture générale *n'est pas* un livre d'érudition, mais se veut une invitation à ce qui, dans l'urgence des examens et des concours, et plus généralement, pour chacun, dans le tourment et la rumeur de la vie quotidienne, s'oublie trop souvent dans l'appréhension de ce lieu si étrange, la Culture générale — à la fois offense à tous les spécialistes et hommage rendu à chacun d'eux ! —, une invitation à ce qui, trop souvent, devient secondaire : le plaisir de penser, c'est-à-dire le plaisir de se poser des questions, non le rituel bien connu d'avalier-digérer-recracher de prétendues réponses à des questions qu'on n'a pas pris la peine de poser soi-même. Il est une invitation à faire du savoir un matériau de pensée, non une fin en soi ; la promesse d'interrogations redoublées, non de réponses arrogantes ou de certitudes figées.

On se souvient de la parole kantienne : « Aie le courage de te servir de ton propre entendement ». Or, de même que l'écrivain n'écrit jamais à partir de rien, mais parce qu'il a lu, la pensée ne peut se nourrir d'elle-même, ou d'une simple observation du monde inintelligible. Il y faut une nourriture, la mise en place non de schémas à apprendre, à réciter (Untel a dit que... Tel Autre affirme que...) mais de pistes à reprendre et à poursuivre, de problématiques à renouveler, de points de vue à comprendre, à contester, à renverser s'il le faut. Les concepts et les thèses exposées dans les pages qui suivent ne sont pas des vérités révélées, ne sont pas le dernier mot, sur aucun sujet. C'est faire honneur, en toute humilité, aux philosophes, aux sociologues, aux artistes, aux écrivains, que de penser contre eux ; c'est les appauvrir, et c'est régresser, que de les sanctifier ou les mettre sous cloche. Ce serait pure naïveté, ou bêtise, que de prétendre se passer d'eux, ce serait s'appauvrir volontairement ; mais ce serait une modestie bien mal comprise que de préférer l'assentiment, la passivité, à la discussion, le dialogue. Car en définitive, qu'il s'agisse par la lecture de ce livre de nourrir sa propre culture ou de se préparer à quelque examen ou quelque concours — et pourquoi pas les deux à la fois —, il faut concevoir la culture comme un dialogue. Ce qui est rapporté ici n'a de sens que mis à distance, repris et mûri par le lecteur.

D'ailleurs, cette culture dite « générale » n'est que le reflet de ce qui me paraît essentiel et utile. Même si le choix des sujets comme des références s'appuie sur des considérations objectives — débats intellectuels dominants dans le monde contemporain, concepts « incontournables », interrogations privilégiées par les jurys de concours —, d'autres auraient pu en privilégier de différents, insister sur tel thème, minorer l'importance de tel autre. Cette vision est donc nécessairement limitée et orientée. Cependant, la présenter ainsi doit surtout aider à mettre en lumière la spécificité majeure d'un objet tel que la « Culture générale ». Aucune dissertation, aucune réflexion, comme aucun livre, ne peut en cette matière se passer d'un sujet actif et conscient de sa propre « situation ». La première qualité

de l'étudiant en Culture générale, comme de tout sujet pensant, de tout citoyen actif, est d'assumer son identité, ce qui suppose de l'avoir mise à distance, d'interroger les sujets les plus canoniques soient-ils depuis son temps et son espace. Entre l'affirmation péremptoire de points de vue non étayés et une neutralité qui frise l'indifférence, il existe fort heureusement un troisième terme, et c'est celui-là qu'il semble pertinent adopter.

Ce livre a pour ambition d'y contribuer. Aussi a-t-il été conçu pour répondre à des besoins et à des attentes divers.

Il est constitué de deux « livres » à la fois indépendants et étroitement corrélés qui sont comme les deux faces de cette « médaille » que constituerait la Culture générale : un Cours et une Méthodologie, l'appel à des connaissances, la formation à une méthode de travail. En réalité, l'un ne va pas sans l'autre : car si nul ne peut en effet penser à partir de rien, tout savoir demande à être repris par un travail organisé et dirigé, une méthode, l'indispensable méthode qui fait écrire à Descartes « ... par elle, j'étais assuré d'user en tout de ma raison, sinon parfaitement, au moins le mieux qui fût en pouvoir. » (*Discours de la méthode*, Seconde partie)

Il peut donc être lu de plusieurs manières différentes :

- Lecture intégrale, de la première à la dernière page, pour une vue d'ensemble ;
- Lecture chapitre par chapitre ;
- Lecture ciblée dans un chapitre grâce au plan détaillé, présent au début de chaque chapitre ;
- Lecture directe par thème ou notion grâce à l'Index des thèmes et notions (présent en fin d'ouvrage).
- Lecture croisée du Cours et de la Méthodologie, de nombreux thèmes se faisant écho entre les deux Livres.

Le Cours est organisé en deux parties et 6 chapitres :

- « Les crises du politique » (3 chapitres) ;
- « Le malaise dans la modernité » (3 chapitres) ;

Chaque chapitre du Cours est constitué de 6 éléments :

- en tête de chaque chapitre, le plan détaillé du cours ;
- le cours, organisé en chapitres et sous-chapitres numérotés (1.1., 1.2., etc.) ;
- à la fin du cours, une indication des **principaux thèmes associés** au thème général du chapitre, apparus dans le cours explicitement ou non ;
- une liste des **énoncés de dissertations possibles** ;
- une **orientation bibliographique** comprenant, d'une part, des conseils de lecture et, d'autre part, l'ensemble des références utilisées dans le chapitre ;
- de brefs **extraits d'ouvrages ou textes fondamentaux (signalés dans le corps par un *)**, afin d'approfondir les connaissances et de répondre à l'exigence d'un accès direct aux références essentielles.

On trouvera, pour ouvrir le Cours, une **orientation bibliographique** comportant les ouvrages de synthèse auxquels il est fait appel dans l'ensemble des chapitres du cours, un rappel des ouvrages « fondamentaux » cités, dont aucune bibliothèque

d'« honnête homme » ne saurait se passer, et dont la lecture s'impose pour approfondir votre réflexion personnelle, et enfin des conseils de lecture afin de s'orienter dans la culture littéraire.

Enfin, on trouvera à la fin du Cours une **chronologie** en trois parties (France, Monde, Arts et Techniques) ainsi qu'un **index général des auteurs** cités et un **index des principaux thèmes et notions** abordés dans le Cours.

La Méthodologie, quant à elle, est organisée en deux parties :

- la méthode en elle-même, qui veut répondre à l'ensemble des questions, grandes ou petites, que se pose l'étudiant, en suivant pas à pas son travail, de l'analyse du sujet à la rédaction en passant par l'élaboration de la réflexion, sa structuration, ou bien encore l'usage des références ;
- des sujets de différentes natures traités *in vivo* : non pas le résultat final mais le travail lui-même, phase après phase, mettant ainsi en œuvre les conseils théoriques prodigués dans la première partie.

Ainsi, on le voit, Cours et Méthode ont vocation à ne former qu'un seul Livre, porteur d'une seule et même démarche, visant un seul et même but : donner tout son sens à la belle expression de « Culture générale ».

Cours particulier de culture générale

Orientation bibliographique

Cette bibliographie générale est composée de **deux parties** aux visées distinctes.

La première, qui porte sur les sciences humaines, doit se concevoir comme une synthèse de l'essentiel des références de philosophie, politique, sociologie, histoire... Il s'agit d'un choix par essence limité : on pointe ici les « incontournables » parmi les grands classiques ou les essais plus récents.

La seconde partie concerne la littérature : il s'agit de conseils de lecture, nécessairement subjectifs, limités à quelques champs littéraires, à commencer par le champ français. Le but est d'abord de rappeler que la Culture générale ne se limite pas aux sciences humaines. L'étudiant à qui ferait défaut une vraie culture littéraire trouvera ici une sélection de classiques choisis en raison de leur importance littéraire et historique, ainsi que des exemples d'auteurs et d'ouvrages contemporains qui nous paraissent majeurs. Ces conseils doivent aider à une première orientation et répondre à une curiosité inhérente à la Culture générale.

1. Sciences humaines

Synthèses sur la philosophie politique et l'histoire des idées

- Alain CAILLE (direction), *Histoire de la philosophie morale et politique*, La Découverte.
- Pierre MANENT, *Histoire intellectuelle du libéralisme*, Hachette « Pluriel ».
–, *Cours familier de philosophe politique*, Gallimard « Tel ».
- Géraldine MUHLMANN, Évelyne PISIER, François CHÂTELET, Olivier DUHAMEL, (direction), *Histoire des idées politiques*, PUF.
- Philippe NEMO, *Histoire des idées politiques aux Temps modernes et contemporains*, PUF.
- Alain RENAUT (direction), *Histoire de la philosophie politique*, 5 volumes, Calmann-Lévy.
- Jacqueline RUSS, *Panorama des idées philosophiques*, Armand Colin.
- Léo STRAUSS et Joseph CROPSEY, *Histoire de la philosophie politique*, PUF.

Science politique et administrative

- Philippe BRAUD, *Sociologie politique*, LGDJ.
- Michel CALLON, Pierre LASCOUMES et Yannick BARTHE, *Agir dans un monde incertain*, Seuil « Points ».

- Jacques CHEVALLIER, *L'État post-moderne*, LGDJ.
- Antonin COHEN, Bernard LACROIX et Philippe RIUTORT, *Nouveau manuel de science politique*, La Découverte.
- Pierre LASCOUMES et Patrick LE GALES, *Sociologie de l'action publique*, Armand Colin.
- Pierre MULLER, *Les politiques publiques*, PUF « Que sais-je? ».

Droit

- Denis ALLAND et Stéphane RIALS (direction), *Dictionnaire de la culture juridique*, PUF.
- Pierre-Laurent FRIER et Jacques PETIT, *Droit administratif*, LGDJ.
- Jean GICQUEL et Jean-Eric GICQUEL, *Droit constitutionnel et institutions politiques*, LGDJ.
- Francis HAMON, Michel TROPER, *Droit constitutionnel*, LGDJ.
- Giorgio del VECCHIO, *Philosophie du droit*, Dalloz.

Histoire et géopolitique

- Alain BEITONE, *Économie, sociologie et histoire du monde contemporain*, Armand Colin.
- Serge BERSTEIN et Pierre MILZA, *Histoire du xx^e siècle*, 3 volumes, Hatier.
- Patrick BOUCHERON (direction), *Histoire mondiale de la France*, Le Seuil.
- Gérard CHALIAND et Michel JAN, *Vers un nouvel ordre du monde*, Seuil « Points ».
- Jean-Baptiste DUROSELLE et André KASPI, *Histoire des relations internationales*, 2 volumes, Armand Colin.
- Marc FERRO, *Histoire de France*, Odile Jacob.
- François FURET, *La Révolution, 1770-1880*, 2 tomes, Hachette Pluriel.
–, *Dictionnaire critique de la Révolution française*, Flammarion.
–, *Le passé d'une illusion, essai sur l'idée communiste au xx^e siècle*, Robert Laffont.
- Éric HOBBSBAWN, *Histoire du court xx^e siècle*, Éditions Complexe.
- Samuel HUNTINGTON, *Le choc des civilisations*, Odile Jacob.
- Maxime LEFEBVRE, *Le jeu du droit et de la puissance, Précis de relations internationales*, PUF.
- Pierre NORA (direction), *Les lieux de mémoire* (3 volumes), Gallimard « Quarto ».
- Jean-François SIRINELLI (direction), *Dictionnaire historique de la vie politique française*, PUF.

Ouvrages « fondamentaux » en sciences humaines

- Hannah ARENDT, *Les origines du totalitarisme*.
–, *La crise de la culture*.
–, *Du mensonge à la violence*.
–, *Condition de l'homme moderne*.
- ARISTOTE, *Politique*.
- Raymond ARON, *Les étapes de la pensée sociologique*.

- , *Paix et guerre entre les nations.*
- , *Démocratie et totalitarisme.*
- , *Introduction à la philosophie politique.*
- Saint AUGUSTIN, *La cité de Dieu.*
- Francis BACON, *Du progrès et de la promotion des savoirs.*
- Ulrich BECK, *La société du risque.*
 - , *Pouvoir et contre-pouvoir à l'heure de la mondialisation.*
- Simone de BEAUVOIR, *Le deuxième sexe.*
- Pierre BOURDIEU, *Le sens pratique.*
 - , *La reproduction.*
 - , *Sur l'État.*
- Robert CASTEL, *Les métamorphoses de la question sociale.*
 - , *L'insécurité sociale.*
- Nicolas de CONDORCET, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain.*
- Benjamin CONSTANT, *Principes de politique.*
- René DESCARTES, *Discours de la méthode.*
- Denis DIDEROT, *L'Encyclopédie, ou dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers.*
- Émile DURKHEIM, *Les formes élémentaires de la vie religieuse.*
- Norbert ELIAS, *La civilisation des mœurs.*
 - , *La dynamique de l'Occident.*
- Michel FOUCAULT, *Les mots et les choses.*
 - , *Surveiller et punir.*
- Sigmund FREUD, *L'avenir d'une illusion.*
 - , *Le malaise dans la culture.*
- Francis FUKUYAMA, *La fin de l'histoire et le dernier homme.*
- Marcel GAUCHET, *Le désenchantement du monde.*
 - , *L'avènement de la démocratie.*
- René GIRARD, *La violence et le sacré.*
 - , *Achever Clausewitz.*
- Jürgen HABERMAS, *Théorie de l'agir communicationnel.*
 - , *Après l'État-nation.*
 - , *L'avenir de la nature humaine.*
- G.W.F. HEGEL, *La Raison dans l'Histoire.*
 - , *Principes de la philosophie du droit.*
- Thomas HOBBS, *Léviathan.*
 - , *Le citoyen.*
- Hans JONAS, *Le principe responsabilité.*
- Emmanuel KANT, *Métaphysique des mœurs.*
 - , *Qu'est-ce que les Lumières?*
 - , *Vers la paix perpétuelle.*
- Alexandre KOYRE, *Du monde clos à l'univers infini.*
- Ernst KANTOROWICZ, *Les deux corps du Roi.*
- Étienne de LA BOETIE, *Discours de la servitude volontaire.*
- Bruno LATOUR, *Nous n'avons jamais été modernes.*

- Claude LEFORT, *L'invention démocratique.*
–, *Essais sur le politique.*
- Gilles LIPOVETSKY, *L'ère du vide.*
–, *Le crépuscule du devoir.*
- John LOCKE, *Traité du gouvernement civil.*
- Jean-François LYOTARD, *La condition post-moderne.*
- Nicolas MACHIAVEL, *Le prince.*
- Joseph de MAISTRE, *Considérations sur la France.*
- Bernard MANIN, *Principes du gouvernement représentatif.*
- Karl MARX, *Autour de la question juive.*
–, *L'idéologie allemande.*
–, *Manifeste du parti communiste.*
–, *Le capital*, Livre 1.
- Charles de MONTESQUIEU, *De l'esprit des lois.*
- Friedrich NIETZSCHE, *Considérations inactuelles.*
–, *Ainsi parlait Zarathoustra.*
–, *Le gai savoir.*
- Thomas PIKETTY, *Le capital au XXI^e siècle*, Le Seuil.
- PLATON, *La République.*
–, *Protagoras.*
- John RAWLS, *Théorie de la justice.*
–, *La justice comme équité.*
- Pierre ROSANVALLON, *L'État en France de 1789 à nos jours*, Points Seuil.
–, *La contre-démocratie*, Points Seuil.
–, *Le bon gouvernement*, Points Seuil.
- Jean-Jacques ROUSSEAU, *Du contrat social.*
–, *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité parmi les hommes.*
–, *Écrits sur l'abbé de Saint-Pierre.*
- Jean-Paul SARTRE, *Qu'est-ce que la littérature?*
–, *Critique de la Raison dialectique.*
- Carl SCHMITT, *La notion de politique.*
–, *Théologie politique.*
- George STEINER, *Après Babel.*
- Charles TAYLOR, *Les sources du moi.*
–, *L'Âge séculier.*
- Alexis de TOCQUEVILLE, *De la démocratie en Amérique.*
–, *L'Ancien Régime et la Révolution.*
- Jean-Pierre VERNANT, *Les origines de la pensée grecque*, PUF.
- Giambattista VICO, *La Science nouvelle.*
- VOLTAIRE, *Traité sur la tolérance.*
–, *Dictionnaire philosophique.*
- Max WEBER, *Économie et société*, tome 1.
–, *Le savant et le politique.*
–, *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme.*

2. Littérature¹

Littérature de langue française

- François RABELAIS (1483-1553), *Gargantua* (R), *Pantagruel* (R).
- Michel de MONTAIGNE (1533-1592), *Les essais* (A).
- Agrippa d'AUBIGNÉ (1552-1630), *Les tragiques* (P).
- Jean de La FONTAINE (1621-1695), *Fables* (P).
- Blaise PASCAL (1623-1662), *Pensées* (E).
- J.-B. BOSSUET (1627-1704), *Oraisons funèbres* (E).
- Madame de LAFAYETTE (1634-1693), *La princesse de Clèves* (P).
- Pierre CORNEILLE (1606-1684), *Le Cid* (T).
- Jean RACINE (1639-1699), *Bérénice* (T), *Phèdre* (T).
- MOLIÈRE (1622-1673), *Dom Juan* (T), *Le Tartuffe* (T).
- MARIVAUX (1688-1763), *La double inconstance* (T), *Le jeu de l'amour et du hasard* (T).
- VOLTAIRE (1694-1778), *Candide* (R), *Zadig* (R).
- Denis DIDEROT (1713-1784), *Jacques le Fataliste* (R), *Supplément au voyage de Bougainville* (E).
- Jean-Jacques ROUSSEAU (1712-1778), *Confessions* (A).
- Charles de MONTESQUIEU (1689-1755), *Lettres persanes* (R).
- P.A. de BEAUMARCHAIS (1732-1799), *Le mariage de Figaro* (T).
- D.A.F. de SADE (1740-1814), *Les infortunes de la vertu* (R).
- Choderlos de LACLOS (1741-1803), *Les liaisons dangereuses* (R).
- F.-R. de CHATEAUBRIAND (1768-1848), *Mémoires d'outre-tombe* (A).
- STENDHAL (1783-1842), *Le rouge et le noir* (R), *La chartreuse de Parme* (R).
- Victor HUGO (1802-1885), *Les misérables* (R), *Les contemplations* (P).
- Honoré de BALZAC (1799-1850), *Les illusions perdues* (R), *Le père Goriot* (R).
- Gustave FLAUBERT (1821-1880), *Madame Bovary* (R), *L'éducation sentimentale* (R).
- Charles BAUDELAIRE (1821-1867), *Les fleurs du Mal* (P).
- Émile ZOLA (1840-1902), *Au Bonheur des dames* (R), *L'assommoir* (R), *Germinal* (R).
- Stéphane MALLARMÉ (1842-1898), *Poésies* (P), *Un coup de dés jamais n'abolira le hasard* (P).
- Arthur RIMBAUD (1854-1891), *Une saison en enfer* (P), *Illuminations* (P).
- Guillaume APOLLINAIRE (1880-1918), *Alcools* (P).
- Maurice BARRES (1862-1923), *Les déracinés* (R).
- Marcel PROUST (1871-1922), *À la recherche du temps perdu* (R).
- Georges BERNANOS (1848-1948), *Sous le soleil de Satan* (R),
–, *Les grands cimetières sous la lune* (E).
- Paul CLAUDEL (1868-1955), *L'annonce faite à Marie* (T).
- André GIDE (1869-1951), *Les caves du Vatican* (R), *Les faux-monnayeurs* (R).
- L.-F. CÉLINE (1894-1961), *Voyage au bout de la nuit* (R), *Mort à crédit* (R).

1. Les titres sont suivis de l'indication du genre auquel appartient l'ouvrage : Roman et récit (R), Poésie (P), Théâtre (T), Autobiographie (A), Essai (E).

- André BRETON (1896-1966), *Manifeste du surréalisme* (E), *L'amour fou* (R).
- Jean GIONO (1895-1970), *Le hussard sur le toit* (R).
- Georges BATAILLE (1897-1962), *L'érotisme* (E).
- André MALRAUX (1901-1976), *La condition humaine* (R), *L'espoir* (R).
- Michel LEIRIS (1901-1990), *L'âge d'homme* (A), *La règle du jeu* (A).
- Jean-Paul SARTRE (1905-1980), *La nausée* (R), *Les mots* (A).
- Simone de BEAUVOIR, *Mémoires d'une jeune fille rangée* (A).
- Albert CAMUS (1913-1960), *L'étranger* (R), *La chute* (R).
- Julien GRACQ (1910-2007), *Le rivage des Syrtes* (R).
- Eugène IONESCO (1899-1994), *Le roi se meurt* (T), *Rhinocéros* (T).
- Samuel BECKETT (1906-1989), *En attendant Godot* (T), *Fin de partie* (T).
- Jean GENET (1910-1986), *Journal du voleur* (R), *Les paravents* (T).
- Nathalie SARRAUTE (1900-1999), *L'ère du soupçon* (E), *Enfance* (A).
- Marguerite YOURCENAR (1903-1987), *Mémoires d'Hadrien* (R), *L'œuvre au noir* (R).
- Roland BARTHES (1915-1980), *Mythologies* (E).
- Marguerite DURAS (1914-1996), *Un barrage contre le pacifique* (R),
–, *Le ravissement de Lol V. Stein* (R).
- Claude SIMON (1913-2005), *L'herbe* (R).
- Michel BUTOR (1926-2016), *La modification* (R).
- Yves BONNEFOY (1923-2016), *Poèmes* (P).
- Virginie DESPENTES (née en 1969), *Vernon Subutex* (R).

Littérature de langue allemande

- G.E. LESSING (1729-1781), *Nathan le sage* (T).
- J.W. von GOETHE (1749-1832), *Les souffrances du jeune Werther* (R), *Les affinités électives* (R), *Faust I* (T).
- Théodor FONTANE (1819-1898), *Effi Briest* (R).
- Rainer-Maria RILKE (1875-1926), *Les cahiers de Malte Laurids Brigge* (R), *Élégies de Duino* (P).
- E.T.A. HOFFMANN (1876-1922), *Contes* (R).
- Thomas MANN (1875-1955), *La montagne magique* (R), *Le docteur Faustus* (R).
- Hermann HESSE (1877-1962), *Narcisse et Goldmund* (R), *Le jeu des perles de verre* (R).
- Robert MUSIL (1880-1942), *L'homme sans qualités* (R).
- Stefan ZWEIG (1881-1942), *Le joueur d'échecs* (R), *Le monde d'hier* (A).
- Franz KAFKA (1883-1924), *Le procès* (R), *Le château* (R), *La métamorphose* (R).
- Ernst JÜNGER (1895-1998), *Orages d'acier* (R).
- Thomas BERNHARD (1931-1989), *Extinction* (R), *Place des héros* (T).
- Elfriede JELINEK (née en 1946), *La pianiste* (R).
- Günter GRASS (1927-2017), *Le tambour* (R).
- Peter HANDKE (né en 1942), *La femme gauchère* (R).

Littérature de langue anglaise

- William SHAKESPEARE (1564-1616), *Hamlet* (T), *Othello* (T), *Macbeth* (T).
- Jonathan SWIFT (1667-1745), *Voyages de Gulliver* (T).
- Jane AUSTEN (1775-1817), *Raison et sentiment* (R).
- Charlotte BRONTË (1816-1855), *Jane Eyre* (R).
- Edgar POE (1809-1849), *Histoires extraordinaires*, *Nouvelles histoires extraordinaires* (R).
- William THACKERAY (1811-1863), *La foire aux vanités* (R).
- Charles DICKENS (1812-1870), *David Copperfield* (R).
- Hermann MELVILLE (1819-1891), *Moby Dick* (R).
- Lewis CARROLL (1832-1898), *Alice au pays des merveilles* (R).
- Henry JAMES (1843-1916), *Portrait de femme* (R), *Le tour d'écrou* (R).
- Bram STOKER (1847-1912), *Dracula* (R).
- Robert Louis STEVENSON (1850-1894), *L'étrange cas du Dr Jekyll et de M. Hyde* (R).
- Oscar WILDE (1854-1900), *Le portrait de Dorian Gray* (R).
- Joseph CONRAD (1857-1924), *Lord Jim* (R).
- Edith WHARTON (1862-1937), *Le temps de l'innocence* (R).
- Virginia WOOLF (1882-1941), *Mrs. Dalloway* (R) *Une chambre à soi* (E).
- James JOYCE (1882-1941), *Portrait de l'artiste en jeune homme* (R), *Ulysse* (R).
- Aldous HUXLEY (1894-1963), *Le meilleur des mondes* (R).
- George ORWELL (1903-1950), *1984* (R).
- John DOS PASSOS (1896-1970), *Manhattan Transfer* (R).
- William FAULKNER (1897-1962), *Le bruit et la fureur* (R), *Lumière d'août* (R).
- Ernest HEMINGWAY (1899-1961), *Pour qui sonne le glas* (R).
- Vladimir NABOKOV (1899-1977), *Lolita* (R).
- Joseph STEINBECK (1902-1968), *Les raisins de la colère* (R).
- Malcolm LOWRY (1909-1957), *Au-dessous du volcan* (R).
- William BURROUGHS (1914-1997), *Le festin nu* (R).
- Harold PINTER (1930-2008), *C'était hier* (T).
- William STYRON (né en 1925), *Le choix de Sophie* (R).
- Hubert SELBY Jr (1928-2004), *Last Exit to Brooklyn* (R), *Le démon* (R).
- Tom WOLFE (1930-2018), *Le bûcher des vanités* (R).
- Philip ROTH (1933-2018), *Pastorale américaine* (R), *La tache* (R), *Le complot contre l'Amérique* (R)
- John IRVING (né en 1942), *Le monde selon Garp* (R).
- Salman RUSHDIE (né en 1947), *Les versets sataniques* (R).
- Paul AUSTER (né en 1947), *Trilogie new-yorkaise* (R), *4321* (R)

Littérature de langues espagnole et portugaise

- Miguel de CERVANTES (1547-1616), *Don Quichotte* (R).
- Fernando PESSOA (1888-1935), *Le livre de l'intranquillité* (A).
- Jorge Luis BORGES (1899-1986), *Fictions* (R), *L'aleph* (R).
- Alejo CARPENTIER (1904-1980), *Le siècle des Lumières* (R).

- Octavio PAZ (1914-1998), *Le labyrinthe des solitudes* (E).
- José SARAMAGO (1922-2010), *Le dieu manchot* (R).
- Gabriel GARCIA MARQUEZ (1928-2014), *Cent ans de solitude* (R).
- Carlos FUENTES (1928-2012), *Terra nostra* (R).
- Mario Vargas LLOSA (né en 1936), *La tante Julia et le scribouillard* (R).

Littérature de langue italienne

- DANTE (1265-1321), *La divine comédie* (P).
- BOCCACE (1313-1375), *Decameron* (R).
- Luigi PIRANDELLO (1867-1936), *Six personnages en quête d'auteur* (T).
- G.T. di LAMPEDUSA (1896-1957), *Le guépard* (R).
- Elsa MORANTE (1912-1985), *La storia* (R).
- Carlo LEVI (1902-1975), *Le Christ s'est arrêté à Eboli* (R).
- Dino BUZZATI (1906-1972), *Le désert des Tartares* (R).
- Primo LEVI (1919-1987), *Si c'est un homme* (A).
- Cesare PAVESE (1908-1960), *Le métier de vivre* (A).
- Italo CALVINO (1923-1985), *Le baron perché* (R).

Littérature russe

- Alexandre POUCHKINE (1799-1837), *Eugène Onéguine* (R), *La Dame de pique* (R).
- Nicolas GOGOL (1809-1852), *Nouvelles de Pétersbourg* (R).
- F. DOSTOÏEVSKI (1821-1881), *Crime et châtiment* (R), *Les frères Karamazov* (R), *Les démons* (R).
- Léon TOLSTOÏ (1828-1910), *Guerre et paix* (R), *Anna Karénine* (R).
- Anton TCHEKHOV (1860-1904), *L'oncle Vania* (T), *La cerisaie* (T).
- Boris PASTERNAK (1890-1960), *Le docteur Jivago* (R).
- Vassili GROSSMAN (1905-1964) *Vie et destin* (R).
- Alexandre SOLJENITSYNE (1918-2008), *Une journée d'Ivan Denissovitch* (R), *Le pavillon des cancéreux* (R), *L'archipel du goulag* (R).
- Vassili AXIONOV (1932-2009), *Une saga moscovite* (R).

Littérature japonaise

- Shikibu MURASAKI (978-1014), *Le Dit du Genji* (R).
- Sei SHONAGON (965-1013), *Notes de chevet* (A).
- J. TANIZAKI (1886-1965), *Éloge de l'ombre* (E), *Quatre sœurs* (R), *La confession impudique* (R).
- Y. KAWABATA (1899-1972), *Les belles endormies* (R), *Kyôto* (R), *Nuée d'oiseaux blancs* (R).
- Y. MISHIMA (1925-1970), *Confession d'un masque* (R), *Le Pavillon d'or* (R), *La mer de la fertilité* (R).
- Kenzaburo OE (né en 1935), *Une affaire personnelle* (R), *Notes de Hiroshima* (E).

Introduction

Le monde tel qu'il va (mal)

Il n'est pas difficile de voir que notre temps est un temps de naissance et de transition à une nouvelle période. L'esprit a rompu avec ce qui était jusque-là le monde, celui de son existence et de sa représentation; il est sur le point d'engloutir tout cela dans le passé et il est dans le travail de sa conception... L'insouciance et l'ennui qui envahissent ce qui subsiste encore, le pressentiment vague d'un inconnu sont les précurseurs de quelque chose d'autre qui se prépare.

G.W.F. Hegel, Préface à *La Phénoménologie de l'esprit*

La crise consiste justement dans le fait que l'ancien meurt et que le nouveau ne peut pas naître : pendant cet interrègne on observe les phénomènes morbides les plus variés.

Antonio Gramsci, *Cahiers de prison* (Cahier 3, § 34)

Nous ne saurions plus dire avec certitude dans quel monde nous vivons : le meilleur des mondes possibles, libéré de ses fatalités millénaires, guidé par la Raison, pétri d'humanisme, ou le pire de tous, le plus laid, le plus vide et le plus amoral, toutes époques confondues? Un monde en marche vers la prospérité universelle, un monde totalement déboussolé et qui court à sa perte? Car jamais sans doute il n'y eut tant de paix, ni tant de peuples officiellement souverains, jamais tant de progrès techniques, jamais tant de sécurité ni tant de prospérité. Et pourtant le mécontentement règne, des haines ancestrales renaissent, des insécurités de tous ordres semblent menacer tant les communautés que les individus – voire l'humanité dans son ensemble. Le sens de l'avenir semble perdu. Les certitudes? Effondrées, et l'humanité, privée de repères, ivre de sa propre puissance, irait droit, cynique, inconsciente, à la catastrophe si souvent annoncée depuis près de deux siècles. Les identités? Dissoutes, laminées, noyées dans le grand bain médiocre de la globalisation, tandis que « l'ennemi » s'agite dans une ombre épaisse, difficilement identifiable, d'autant plus inquiétant, insaisissable. Aussi la « crise » est partout, rien ne semble y échapper, ni du champ public ni même du champ privé. La question « Qui suis-je? » est de retour, si elle avait jamais disparu, et les réponses ne manquent pas, loin des vérités univoques d'antan. L'identité se brouille, les repères se dissolvent. Et si rien ne va plus, alors le doute n'est plus permis : « C'était mieux avant ».

Où est passé le bel optimisme historique d'antan ? Où est passée la foi dans l'avenir ?
Où est passé le Progrès ?

« Nous, d'une époque autrement détrompée... », écrit Emil Cioran (*Essai sur la pensée réactionnaire*, 1977), nous serions condamnés au scepticisme, à la peur et au repli sur notre fragile bonheur privé. Est-ce à dire que nous vivrions dans « le pire de tous les mondes possibles », pour prendre à revers la célèbre formule de Leibniz dans ses *Essais de Théodicée* (1710), une formule que, dans son *Candide* (1759), Voltaire prête, non sans malice, au philosophe Pangloss ? Il est pourtant difficile de s'en persuader absolument. Les progrès de la médecine, les merveilles de la technologie ont atteint des niveaux de puissance et de raffinement dont les plus exaltés des scientifiques n'auraient pu rêver, il y a à peine plus d'un siècle – au point que l'humanité peut s'enorgueillir d'avoir réalisé, dans une large mesure, avec génie et persévérance, le programme cartésien, l'invitation pressante à « se rendre comme maîtres et possesseurs de la nature » formulée dans la sixième partie du *Discours de la méthode* (1637). Mais qu'y avons-nous gagné, rétorqueront les sceptiques : un malaise a gagné jusqu'aux plus apaisées des sociétés contemporaines, les haines nauséabondes renaissent, un doute général semble miner nos valeurs, l'absolu se perd dans le labyrinthe des morales relatives, tandis qu'un soupçon d'impuissance frappe partout l'action politique. La science, devenue religion « positive » de la modernité, aurait tué « l'âme du monde ». L'avènement de l'ère de la technique, couplé au triomphe universel de l'économie de marché, aurait livré la planète à la rapacité, à la surconsommation, et les hommes à un individualisme sans foi ni loi, à la levée terrifiante de toutes les limites, en tous domaines – ce à quoi fait écho cette remarque de Charles Taylor, l'un des penseurs les plus profonds de l'identité moderne : « L'idéal sous-jacent et, de plus, invisible parce qu'il est le plus répandu, de tous les biens modernes, est une forme de liberté sans contrainte. » (*Les sources du moi*, ch. 24, 1989).

Et pourtant, serait-il aisé de répondre, les droits de l'homme, à défaut d'être respectés partout, ont été intégrés par la majorité des gouvernements, dans l'ordre international comme dans l'ordre interne, comme une dimension de la politique désormais impossible à négliger, plus encore à bafouer. L'avancée n'est pas négligeable, si l'on considère le temps long de l'Histoire. L'imaginaire guerrier n'entraîne plus les masses, fleur au fusil, vers les beaux massacres d'antan. Les « orages d'acier » chers à Ernst Jünger ne font plus guère rêver qu'une poignée. Du reste, dans ce monde enfin conscient de son unité, l'Autre ne serait plus un étranger : l'idéal moderne de la communication, de l'ouverture à l'altérité, de la solidarité entre les peuples, de la tolérance spirituelle et religieuse, n'a guère connu de jours meilleurs. La transparence et la compréhension mutuelles des individus et des cultures, les échanges matériels et immatériels, se sont développés au point que l'humanité pourrait ressentir enfin son unité fondamentale sans perdre le sens de sa diversité, et se tenir prête à affronter les défis globaux qui l'assiègent.

Et puis, tout va plus vite, trop vite peut-être. Le monde moderne est celui où tout se transforme, où rien ne peut, ni ne doit, demeurer en l'état, là où le présent s'affirme comme le seul temps qui vaille, là où l'avenir constamment bouscule, enterre

et dépasse le passé, en vertu de ce principe de la « destruction créatrice » cher à Joseph Schumpeter. Déjà, en 1872, Jules Michelet l'observe avec un mélange de fascination et de perplexité : « Un des faits d'aujourd'hui les plus graves, les moins remarquables, c'est que *l'allure du temps* a tout fait changé. Il a doublé le pas d'une manière étrange. » (*La cité des vivants et des morts*). Aussi, l'homme moderne qui ne tient plus en place s'abandonne d'autant mieux à la nostalgie vague de ses racines idéalisées. Produit de la rencontre aléatoire d'identités multiples et pourquoi pas contradictoires, il est lui-même devenu ce *carrefour* d'histoires et de fidélités où se perd la netteté séduisante de cette « identité » qui le taraude. Pris dans l'accélération du temps et dispersé dans une mosaïque d'images où il peine à se reconnaître, l'homme contemporain est bien à l'image des grandes villes modernes, de leur physionomie changeante, résultantes de ce perpétuel *croisement* dont Baudelaire, l'un des observateurs les plus aigus des beautés et des paradoxes de la vie moderne, tente de rendre compte par sa prose poétique, observant : « C'est surtout de la fréquentation des villes énormes, c'est du croisement de leurs innombrables rapports que naît cet idéal obsédant. » (Lettre à Arsène Houssaye, 1862)

Dans le même temps, il faut bien le reconnaître, rien ne va plus. La crise est là, générale, n'épargnant personne. Et puis surtout elle dure, indéfiniment, au point que le terme même de « crise » semble avoir perdu toute pertinence. Du reste, elle n'est pas tant une crise de la modernité, comme on le dit souvent, qu'une exacerbation de cette vérité justement formulée par Myriam Revault d'Allonnes : « Crise et modernité sont indissociables » (*La crise sans fin*, 2012), dont on connaît les variations presque infinies : crise du système démocratique, à bout de souffle ; crise des États, à court de souveraineté ; crise de l'État en tant que tel, à la fois trop fort et trop faible, délégitimé par les totalitarismes passés et, plus encore, par des décennies d'une apparente impuissance publique, d'efforts et de sacrifices pour rien ; crise des institutions sociales, de figures de l'autorité aussi fondamentales que la famille, l'école ou la paternité ; crise de l'identité, attaquée, complexifiée, introuvable ; crise de la foi, crise du « sens », matérialisme partout, spiritualité nulle part.

Le hiatus inhérent à cette première représentation du monde contemporain saute aux yeux : d'un côté, des motifs de satisfaction immenses, de l'autre une insatisfaction chronique, une désillusion sourde, la sensation diffuse d'une promesse trahie. Et sans doute la spécificité de ce monde réside-t-elle d'abord dans ce décalage entre la réalité et sa perception, qu'il importe de comprendre, non de fustiger, et dans une contradiction profonde, qu'il faut saisir dans sa complexité puisque, loin d'opposer simplement les Anciens et les Modernes, les optimistes et les pessimistes, elle agit au cœur de chaque individu, au sein même de chaque conscience. Pour autant, cette « crise » et ce « malaise » imposent de réfléchir non tant en termes de perte ou de catastrophe qu'en terme de mutation – une mutation qui met en question tous les repères des sociétés industrielles, techniques, scientifiques et démocratiques telle que le XIX^e siècle a pu les mettre en place – le politique et le progrès, la sécurité, le travail, le statut du savoir... Comment s'étonner, dès lors, des grands vents de nostalgie et de la poussée réactionnaire qui hantent

aujourd'hui ces sociétés? Comme l'écrit Ulrich Beck, l'un des penseurs les plus aigus de ce changement : « Il est impossible qu'une époque entière bascule dans un espace soustrait aux catégories en vigueur jusqu'alors sans que cet espace soit décrit et estampillé pour ce qu'il est : une aspiration à l'ordre du passé, un passé qui se prolonge au-delà de lui-même, et à qui échappent totalement le présent et l'avenir. » (*La société du risque*, 1986, Préface)

Alors, de quelle « crise » parlons-nous?

La « crise » du politique

Assurément, cette « crise » est d'abord et avant tout avant tout une crise du politique. Non tant une crise de *la* politique (les partis, les élections...), qui n'est qu'un symptôme, mais *du* politique, érigé par la pensée moderne en paradigme dominant de représentation du monde, en mode d'action souverain sur les destins individuels et collectifs, étroitement corrélé à l'éloge de la rationalité scientifique et technique. Au politique, rien ne devait échapper. Devant la puissance de la volonté politique, tout devait plier. Les lois transformeraient le monde, pour le plus grand bien du plus grand nombre, toujours plus libre, toujours plus éduqué; les gouvernements feraient rendre gorge aux fatalités de la misère et de l'injustice, élèveraient des protections toujours plus sûres qui libéreraient de la hantise de l'insécurité, aussi bien civile que sociale; des administrations modernes et bureaucratiques, conformes à l'idéal-type wébérien de la légitimité « légale-rationnelle », connaîtraient toujours mieux les besoins et les attentes de leur population, mettraient la science au service d'une société meilleure; ainsi, la puissance publique atteindrait de concert l'omniscience et l'omnipotence, elle serait la nouvelle providence. Et si le bonheur est « une idée neuve en Europe », comme l'affirme Saint-Just au plus fort de la Révolution française, c'est qu'assurément le politique peut s'attaquer au malheur lui-même, c'est-à-dire à l'existence du Mal et à la condition humaine, rien de moins, et à vaincre le malheur par les armes de la loi et de l'action publique.

Le politique érigé en réponse absolue et universelle, c'est l'ère de la volonté humaine toute-puissante contre le sentiment de la fatalité qui écrasait les sociétés traditionnelles. Non plus la répétition, le cycle, l'éternel retour des saisons et de la misère, mais le mouvement perpétuel, la ligne droite de l'Histoire qui avance, ligne ascendante de l'Histoire qui sans répit dépasse et conquiert. Non plus la prière, mais la volonté. Non plus l'appel aux transcendances, mais une immanence assurée d'elle-même, et que guide la Raison, dissipatrice de toutes les superstitions, de tous les obscurantismes. Le politique est ainsi le bras armé de la modernité triomphante, de sa rationalisation du monde, de son exigence de progrès. C'est l'action en lieu et place de la contemplation, autrement dit : l'histoire des hommes faite par les hommes eux-mêmes. C'est la chaîne jamais brisée de la réforme qui produit sans cesse et inlassablement ce progrès des conditions, un sens de l'Histoire que nulle transcendance n'impose plus dans l'opacité et le mystère de ses voies impénétrables, mais une volonté humaine délivrée de ses aveuglements, guidée

par une « méthode », éclairée par tous les savoirs, à l'image du projet encyclopédique, aidée par des techniques toujours mieux maîtrisées, dans un geste sans fin de libération de l'Homme par l'Homme, enfin « maître dans sa propre maison », pour reprendre une formule fameuse de Sigmund Freud. Le politique, c'est aussi la production permanente d'une identité collective, la création d'un lien entre les hommes qui assurera, grâce à l'action de l'État, à la fois le respect du Singulier et la conscience de vivre dans l'Universel, dans une communauté nationale mue par une histoire partagée et tendue vers un avenir commun, elle-même toujours davantage intégrée dans une communauté humaine toujours plus clairement perceptible, contre toutes les haines et les intolérances d'hier, jusqu'à l'assèchement final de toutes les sources de conflit.

De cette mythologie moderne du politique, que reste-t-il ? Tout et rien, l'essentiel et pas grand-chose. Question de point de vue. C'est toujours la même oscillation, la même ambivalence. Prenons donc la question en l'inversant : qu'en est-il pour nous, au début du vingt-et-unième siècle, de cet héritage de l'autonomisation du politique et, partant, de la confiance dans les pouvoirs quasiment infinis de celui-ci sur la destinée humaine ? Car si « c'était mieux avant », alors il faut pouvoir soutenir que les éléments constitutifs de cet héritage doivent être dénoncés, renversés, remplacés.

Notre héritage politique, notre présent, et vraisemblablement notre avenir, c'est la démocratie. Même si on ne peut jurer de rien en la matière, on voit mal aujourd'hui quel projet politique d'ampleur pourrait s'y substituer. Les idéologies prétendant proposer une alternative puissante à la démocratie, et qui se sont construites à partir d'elle et contre elle, à l'instar du communisme et du fascisme, ont perdu la partie. Dès lors, l'indéniable « crise de la démocratie » en est bien une, en effet, au sens où l'entend Gramsci, un « interrègne », la fin d'un monde, l'avènement douloureux et obscur d'une nouvelle ère. Crise de croissance, pourrait-on dire, revers d'un triomphe qui rappelle la mise en garde de Nietzsche à l'Allemagne bismarckienne victorieuse de la France en 1870 : « Une grande victoire est un grand danger. » (*Considérations inactuelles*, 1876). Danger de se croire investi d'une mission : émancipateur, l'universalisme démocratique qu'incarne si bien la France a pu opprimer aussi, écraser l'Autre, nier son identité, au nom (paradoxal) de la liberté, de l'égalité et du droit à la « civilisation ». Danger de se croire advenu, danger de se croire accepté par tous, partout. Danger de croire avoir vaincu toutes les résistances, danger de se croire un seul modèle, applicable partout, exportable aussi, fût-ce par les armes, au nom du droit à faire le bonheur des hommes malgré eux. On a vu ce qu'il en était en Irak après 2003 ; on a vu ce qu'il était advenu du « printemps arabe » de 2011. On a vu aussi, en Syrie, le retour de la Realpolitik la plus basse, loin du soutien espéré aux forces démocratiques opposées au régime d'Assad. Danger, dès lors, de penser que l'humanité pense, rêve et espère comme un seul homme, que le « tribunal de la Raison » imaginé par Emmanuel Kant et auquel « rien ne doit échapper » (préface de la première édition de la *Critique de la raison pure*, 1781), que l'empirisme et le matérialisme, que la sécularisation et le culte de l'ici-bas ont définitivement emporté les derniers restes de la pensée

passée, heureusement dépassée. Close, la quête du « sens ». Révolue, la nostalgie de l'absolu. Advenue, l'humanité consciente d'elle-même et qui fête la destruction de tous les murs. Mais il n'en est rien – la résurgence des communautarismes, l'essor des fondamentalismes, la violence terroriste qui en résulte au cœur même des cités démocratiques et cosmopolites, le rappellent dans l'horreur et l'amertume. Ce qui ne signifie pas non plus, à l'inverse, que les valeurs démocratiques, que la rationalité scientifique et technique, que l'ouverture à la diversité des cultures n'aient pas atteint un degré jamais connu par le passé.

Pour autant, les dangers présents de cette « grande victoire », plus que des menaces extérieures, sont d'abord des dangers vécus de l'intérieur par des sociétés hantées par une insécurité aussi bien civile que sociale et économique, mais aussi morale et spirituelle. Cette hantise de la précarité est d'abord le produit du sentiment d'impuissance des acteurs publics : réduit à des imprécations creuses, à des formules lénifiantes ou à des aveux d'échec, le politique ne serait qu'un vieux comédien certes respectable mais qui joue sans fin le même texte, dans l'indifférence générale du public, sur une scène faussement immobile, au long d'une intrigue dont il ne maîtrise plus rien. La capacité d'action du politique est si intimement liée à l'histoire de l'édification, de la solidification et de l'extension de l'État moderne que les coups portés à celui-ci par la mondialisation, l'interdépendance des économies et des marchés financiers, l'ouverture des frontières, l'affaiblissement de la nation, et jusqu'aux nouvelles technologies, sont autant de signes d'une déliquescence possible du paradigme politique en tant que tel.

Ainsi, les défaillances de la participation politique, la défiance à l'égard des institutions, voire la haine à l'encontre des représentants, vont de pair avec un ensemble de « contraintes » (faiblesse de la croissance économique, charge écrasante de l'endettement, suprématie des critères comptables...) qui semblent limiter, miner, voire interdire, la possibilité même d'une action publique efficace et solidaire, productrice de ce « vivre-ensemble » faute duquel la société la plus évoluée retrouve les accents brutaux de « l'état de nature ». Dès lors, là où l'autonomisation positive d'un individu maître de lui-même, cher au projet humaniste, devient cet individualisme post-moderne qui dissout les liens et isole, chacun semble renvoyé à soi-même, laissé à l'abandon par un État de moins en moins protecteur, de plus en plus contourné, affaibli, dans un grand désert peuplé d'individus atomisés où l'ignorance de l'autre, une espèce de « darwinisme » social qui autorise toutes les violences, l'exacerbation concomitante des peurs et des haines posent à la démocratie contemporaine la question non tant de sa survie que de son *authenticité*.

Dès lors, l'issue de la « crise » de la démocratie réside d'abord dans la capacité de la puissance publique à prouver qu'elle n'est pas devenue, en dépit des rituels électoraux et des grands mots usés du « volontarisme », un simple spectateur du cours essentiellement économique et financier des choses. Ce n'est pas tant, en effet, la légitimité de l'État qui est en cause, comme l'attestent les demandes auxquels il est toujours confronté, que la réalité de son action, sa capacité à avoir prise sur le réel. Mais si elle ne veut pas devenir théâtre d'ombres, la scène politique doit également redevenir le lieu d'un spectacle véritablement collectif et intégrateur.

Contre le soupçon, justifié, d'une rupture entre une partie du monde politique et « le peuple », contre la sclérose d'une « classe » politique professionnalisée et fonctionnant en vase clos, contre les facilités démagogiques qui prétendent y répondre par des formules simplistes et dangereuses (« démagisme », nostalgie de la démocratie directe, révocation des élus, haine des « élites »), c'est le caractère véritablement *représentatif* de la démocratie représentative qui doit concentrer l'imagination de la réforme, c'est le caractère véritablement *démocratique* des processus d'élaboration, de décision et d'évaluation des politiques publiques qui exige des changements majeurs dans les années à venir.

En définitive, cette « crise », aussi profonde soit-elle, ne doit pas nous surprendre : elle nous rappelle que la démocratie est un système de valeurs et d'institutions éminemment précaire. Du reste, cette « précarité » n'en constitue pas un dysfonctionnement, elle en est l'essence même, au point que l'on pourrait la décrire comme le régime de la « crise » permanente, à condition de ne pas entendre ce mot dans un sens négatif, en se référant à un âge d'or parfaitement mythique et illusoire de la démocratie, mais de concevoir cette « crise » comme une mise en mouvement générale de la société, un principe dynamique, un travail incessant de cette société sans « ordre(s) » sur elle-même. Plus de gouvernants inamovibles. Plus d'institutions éternelles. Plus de lois gravées dans le marbre. Un avenir à redessiner sans répit. Une identité à la fois héritée et construite, nécessaire et indéfinie. Une communauté politique, sociale, nationale, dont l'unité n'est jamais acquise. Un État nécessaire et « modeste », puissant mais limité, facteur de stabilité dans une société instable, mais dont l'organisation et les pratiques doivent elles aussi évoluer sans cesse. Un paradigme politique attaqué de toutes parts mais qui seul peut poursuivre l'idéal de la liberté sans lui sacrifier l'exigence de l'égalité. Et « l'intérêt général » comme une direction à réinventer constamment, fruit de la pluralité, de l'incertitude féconde et de la controverse.

Le malaise dans la modernité

Si le politique semble avoir épuisé ses forces, si la logique du marché et de la finance semble s'être imposée, réduisant les acteurs politiques à une impuissance mêlée de vieille rhétorique, il faut y voir, plus généralement, le produit d'un malaise dans la modernité. La foi dans le politique est en effet un élément crucial du projet moderne. Nul étonnement, dès lors, à considérer combien le doute et le scepticisme occupent le devant de la scène contemporaine. C'est que, par-delà les lamentations mécaniques des nostalgiques d'un « âge d'or » du reste parfaitement introuvable, par-delà les impasses de la tentation réactionnaire, si vive en ce début de siècle, il faut sans doute considérer dans ce malaise l'envers de ce qu'est la modernité en ses fondements : non tant une époque qu'une promesse, non tant un moment nettement circonscrit (de la Réforme à la Révolution française, de l'avènement de l'âge scientifique à la Révolution industrielle) que le produit d'un changement lent et profond, la substitution aux paradigmes dominants de « l'ancien régime », fondements de la société traditionnelle, des paradigmes nouveaux qui inventent

et soutiennent la mise en place de notre monde « moderne ». C'est ainsi que Jürgen Habermas expose les critères essentielles de la modernité tels qu'ils découlent de la conception qu'en propose Hegel dans les années 1820-1830, une conception centrée sur la notion de subjectivité et dont il est intéressant d'observer qu'elle est, d'un même mouvement, tentative pour comprendre et effort pour critiquer cette modernité : « *l'individualisme* : dans le monde moderne, c'est la singularité infiniment particulière qui est en droit de faire ses prétentions; le droit à la critique : le principe du monde exige que ce que chacun doit accepter lui apparaisse comme quelque chose de justifié; *l'autonomie de l'action* : il appartient aux temps modernes de vouloir répondre de ce que nous faisons [...] » (Habermas, *Le discours philosophique de la modernité*, 1985)

Aussi la question posée au monde contemporain est-elle redoutablement simple et complexe : la modernité a-t-elle failli ? Sa promesse d'émancipation a-t-elle été trahie ? Si le projet moderne représente la contestation du poids de la tradition, la valorisation de la capacité d'un individu autonome et rationnel à faire sa propre histoire, à maîtriser le Réel, à édifier une société sécularisée, à traiter par l'action la question du Mal, ce projet semble atteint, à l'issue du vingtième siècle, par le doute et le malaise – ce qui n'implique pourtant pas qu'un reniement de ce projet moderne serait possible, ni même souhaitable. Car le paradoxe est là : le procès de la modernité, l'insatisfaction devant l'état présent des hommes et des choses, l'appel à « tout changer », sont-ils pensables sans avoir recours aux instruments mêmes de la modernité, à ses valeurs, à ses représentations dominantes, à commencer par la promesse d'un dépassement de toutes les fatalités ? De même qu'on a pu parler de ce surprenant paradoxe d'une démocratie générant ses propres maladies, s'affaiblissant elle-même en se réalisant, il est possible de considérer ce malaise contemporain, ce sentiment généralisé d'une promesse trahie, comme le produit de la modernité elle-même : de l'excès de ses certitudes, de sa confiance démesurée dans la rationalité humaine, dans ce sentiment de puissance qui produit les catastrophes – cette fameuse *hybris* des Grecs qui fait écrire à Hérodote : « Regarde les animaux qui sont d'une taille exceptionnelle : le ciel les foudroie et ne les laisse pas jouir de leur supériorité; mais les petits n'excitent point sa jalousie. Regarde les maisons les plus hautes, et les arbres aussi : sur eux descend la foudre, car le ciel rabaisse toujours ce qui dépasse la mesure. » (*Histoires*, VII, X, 440 av. J.-C.) –, de cette promesse d'un avenir meilleur, libéré des pesanteurs archaïques du passé, de cette croyance dans un « sens de l'Histoire » qui assure à l'humanité que la temporalité est synonyme de progrès.

Ce que synthétise fort bien Alain Finkielkraut dans un ouvrage au titre évocateur, *Nous autres modernes* : « Moderne est l'époque qui discerne dans la succession un principe d'enrichissement et qui pense, comme l'écrit Cioran, que le temps contient en puissance la réponse et le remède à tous les maux, que son déroulement comporte l'élucidation du mystère et la réduction de nos perplexités, qu'il est l'agent d'un accomplissement total des virtualités humaines. »

De cette conviction centrale découle la passion moderne pour l'émancipation : la valorisation du savoir et de sa diffusion (encouragée par l'invention de l'imprimerie, hier, des nouvelles technologies de communication, aujourd'hui), l'idéal de l'éducation (institutionnalisé par la création en France de l'école publique et obligatoire dans les années 1880) sont ainsi les vecteurs de ces « progrès de l'esprit humain » qu'appelle de ses vœux Condorcet. Dans cette représentation générale, la science et la technique ne sont pas seulement redevables, en effet, d'un progrès matériel. S'il est certes indispensable d'améliorer les conditions concrètes d'existence et d'assurer les populations contre les risques encourus par chacun dans une société où ont disparu les solidarités traditionnelles, ce progrès *matériel* (aussi bien par la médecine que par l'encadrement du travail et l'ensemble des droits sociaux) est considéré par l'esprit moderne comme le garant d'un progrès *moral* qui doit lui-même annihiler, à terme, le Mal lui-même. Ainsi que l'exprime Voltaire dans l'article « Méchant » de son *Dictionnaire philosophique* (1764), l'existence du Mal ne doit plus être considérée comme inhérente à la *nature* humaine mais comme le produit d'une *condition* humaine qu'il revient aux hommes, puisqu'ils sont eux-mêmes perfectibles, de travailler, transformer, réformer : dès lors, à la fatalité métaphysique, à la malédiction d'Adam, se substitue non certes la certitude mais la possibilité d'une éradication du Mal, à commencer par la violence et la guerre, l'intolérance et la haine. La modernité est donc la pensée d'une corrélation positive des moyens (la Raison et ses produits, la science, la technique, l'État) et des fins (la paix, la prospérité, le bonheur, la maîtrise de la nature, l'accomplissement de l'ensemble des potentialités humaines...).

Que reste-t-il de cet espoir, dès lors que, selon la formule frappante d'Ulrich Beck, dans la société du risque qui est désormais la nôtre, « les sources des dangers ne sont plus l'ignorance, mais le savoir, plus une insuffisante maîtrise de la nature, mais une maîtrise perfectionnée de cette même nature » (*La société du risque*, ch. 8)? Dans quelle mesure pouvons-nous accorder foi à l'idée d'une telle corrélation entre les moyens et les fins? Ainsi, pouvons-nous lire aujourd'hui sans sourire ces fort belles lignes écrites en 1867 par Victor Hugo dans son bref ouvrage *Paris-Guide de l'exposition universelle de 1869* : « Pour qui observe du sommet de la vraie hauteur, il y a dans la nuée de l'horizon plus de rayons que de tonnerres. Tous les faits suprêmes de notre temps sont pacificateurs. La presse, la vapeur, le télégraphe électrique, l'unité métrique, le libre-échange, ne sont pas autre chose que des agitateurs de l'ingrédient Nations dans le grand dissolvant Humanité. Tous les railways qui paraissent aller dans tant de directions différentes, Pétersbourg, Madrid, Naples, Berlin, Vienne, Londres, vont au même lieu, la Paix. Le jour où le premier air-navire s'envolera, la dernière tyrannie rentrera sous terre. » De même, après Hiroshima et Nagasaki en 1945, après Tchernobyl en 1986, après Fukushima en 2011, entre autres catastrophes issues du siècle dernier, comment ne pas être sceptiques face à l'idée selon laquelle les progrès de la science et de la connaissance seraient les garants nécessaires du Progrès en tant que tel? Comment ne pas relire avec distance l'invitation cartésienne à « maîtriser » la nature, dès lors que le réchauffement climatique dû à l'activité humaine s'accélère, que ses conséquences mettront bientôt en péril l'existence de millions d'êtres humains

et que des penseurs tels que Hans Jonas dans *Le Principe responsabilité* nous ont mis en garde contre ce que Hannah Arendt désigne, dans son essai *Condition de l'homme moderne*, comme cette « instrumentalisation » de la nature qui « signifie que tout se dégrade en moyens », au service de la seule fin désormais reconnue par l'Homme, ses propres besoins, toujours croissants ?

Le vaste processus de la modernité, cette rationalisation des représentations dominantes, ce « désenchantement du monde », pour le formuler avec les mots de Max Weber, mettent donc les hommes aux prises non seulement avec leur capacité à faire l'Histoire mais avec les horreurs commises au nom de l'Histoire tout au long du siècle dernier, avec la persistance, voire la recrudescence, de la barbarie – parfois même avec l'enrôlement des instruments de cette même modernité au service de la barbarie, comme le montrent l'organisation et la perpétuation de la « Solution finale ». Comme l'écrit George Steiner dans son autobiographie intellectuelle, *Errata* (1974), « l'inventaire de l'inhumain est sans fin ». Mais les progrès de l'instruction, les plus hauts raffinements de la culture, les développements inouïs de la communication, n'ont empêché ni les guerres ni les génocides. « Comment saisir psychologiquement, socialement, la capacité d'êtres humains à jouer Bach et Schubert le soir, par exemple, à y répondre, et à torturer d'autres êtres humains le lendemain matin ? », s'interroge ainsi Steiner.

En somme, la modernité triomphante comporte sa part d'ombre, et le Mal n'a pas disparu. C'était peut-être trop demander à la Raison, trop demander aux hommes. Mais, là encore, remarquons que ce malaise dans la modernité, et qui repousse si loin pour nous un optimisme et des certitudes pourtant pas si anciens, résulte de ce qu'est, précisément, la modernité : un pari non sur Dieu, à l'image du pari pascalien, mais sur l'Homme et sa perfectibilité, c'est-à-dire sa capacité à se transformer et à apprendre. Reste à savoir si la modernité n'a pas poussé trop loin ce pari, si la sécularisation de nos existences ne nous voue pas au délaissement métaphysique, si le triomphe de l'immanence, qui semble avoir « vidé le Ciel », selon le mot de Sartre, ne nous a pas livrés à ce triomphe du nihilisme qui hante, à la charnière du XIX^e et du XX^e siècles, aussi bien la pensée de Nietzsche que les personnages de Dostoïevski (« Si Dieu n'existait pas, tout serait permis » s'exclame Dimitri dans *Les frères Karamazov*). Bien sûr, ce serait céder à la facilité d'un lieu commun contestable que de vouloir réduire les sociétés modernes à ces lieux de déshérence où « l'autorité » – par ailleurs si difficile à définir –, ne parvient plus à s'exercer, ni celle de la religion, ni celle de la famille, ni celle de l'État ; un lieu commun, aussi, de ne voir qu'une humanité entièrement livrée à l'avidité, au culte du corps et de la santé, à l'hédonisme grossier de l'hyperconsommation, dans la négation forcenée de la vieillesse et de la mort. Si cette représentation n'épuise pas la diversité des hommes et du monde, elle n'en est pas moins partiellement juste, et effrayante. Elle est malgré tout discutable, en ce qu'elle élude l'essentiel : si la modernité représente cette « dissolution des repères de la certitude » (*Essais sur le politique*, 1986) que décèle Claude Lefort au cœur de la société démocratique, société en proie à une radicale « indétermination » ; si elle est, selon le mot fameux d'Emmanuel Kant, une invitation pressante à « se servir soi-même de son propre

entendement» (*Qu'est-ce que les Lumières?*, 1784), c'est qu'elle d'abord renoncement à la transcendance, et par là même à la vérité absolue et aux valeurs absolues, c'est qu'elle tourne le dos aux discours univoques sur le Bien et le Mal, sur l'Homme et sur le monde. En ce sens, si on veut se faire une idée juste de la modernité, c'est sans doute vers le roman qu'il faut se tourner, comme l'a si bien vu Milan Kundera : « Quand Dieu quittait lentement la place d'où il avait dirigé l'univers et son ordre de valeurs, séparé le bien du mal et donné un sens à chaque chose, don Quichotte sortit de sa maison et il ne fut plus en mesure de reconnaître le monde. Celui-ci, en l'absence du Juge Suprême, apparut subitement dans une redoutable ambiguïté. [...] Comprendre avec Cervantès le monde comme ambiguïté, avoir à affronter, au lieu d'une seule vérité absolue, un tas de vérités relatives qui se contredisent [...], posséder donc comme seule certitude la sagesse de l'incertitude, cela exige une force non moins grande. » (*L'Art du roman*, 1986).

Aussi, parce qu'elle est un processus critique, la modernité contient en elle-même de quoi remettre en question ses certitudes anciennes sans tomber dans un scepticisme facile, et ainsi se réviser, se corriger, apprendre de sa propre histoire. Ce qui est assez clair, cependant, c'est que le renouveau de la démocratie viendra de l'espace démocratique lui-même, et que l'avenir du projet moderne se fera avec l'héritage des valeurs et des représentations qui nous vient, précisément, de la modernité – ni du reniement de l'exigence humaniste, ni de la nostalgie d'un « âge d'or » illusoire, ni de prétendues « restaurations » du passé. Quant à l'avenir... Comme l'observe Flaubert dans sa *Correspondance* : « Oui, la bêtise consiste à vouloir conclure. Nous sommes un fil et nous voulons savoir la trame. Cela revient à ces éternelles discussions sur la décadence de l'art. Maintenant on passe son temps à se dire : nous sommes complètement finis, nous voilà arrivés au dernier terme, etc., etc. Quel est l'esprit un peu fort qui ait conclu, à commencer par Homère ? Contentons-nous du tableau ; c'est aussi bon. »